

Le temps n'a pas d'ourlet

Roman

Yves R Talpaert

Yves R Talpaert

Le temps n'a pas d'ourlet

Roman

© Yves R Talpaert, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4581-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour mes petites-filles Eleana et Eleonore,
gourmandes de savoirs et de rêves.*

*À tous les grands enfants de l'Univers.
Pour qu'ils n'oublient pas que le vide quantique
leur a donné la vie.*

Avertissement

Puisque destinée aux lecteurs épris de savoir et de rêve, cette fiction exige des dispositions pour la liberté, notion problématique dans les communautés de sujétion et coercition. Des vérités scientifiques pourraient heurter la sensibilité de certains assujettis.

Connaissance et ignorance s'opposent comme le bien et le mal ; mais aucun principe manichéen ne prévaut dans cette narration.

Et puis l'humour n'atténue-t-il pas l'effort intellectuel ?

Des gens naturellement transitoires auraient-ils pu donner vie à des personnages de cette fiction ? Fortuitement ! Sinon, n'eût-il pas fallu remercier ces géniteurs ?

Une "distanciation" voulue rapproche des personnages-clés. Et même, considération et critique sociétales l'obligent.

Lors d'un long voyage, agrémenté d'allers-retours entre une indétermination certaine et de fréquentes certitudes, un scientifique côtoie un monde de créatures passées, présentes et à venir.

Décidément, "All inclusive" s'invite au *Club Univers*.

Dans l'univers de la littérature, tous genres confondus, le *jugement dernier* se formule simplement :

« Les idées d'un *bon* écrivain lui survivent. Tout *autre* écrivain survit physiquement à ses idées. »

Après nombre d'ouvrages scientifiques, l'auteur souhaite partager un récit littéraire, en toute sagacité.

Quand Albert rencontre Lisa

Assise dans une salle du musée national d'Art moderne, une jeune fille fixait son attention sur une toile de Vasarely.

Des œuvres de Kandinsky n'étaient pas absentes.

Le regard d'Albert hésita.

Que décider ?

Plutôt que la géométrie du tableau, il choisit l'étrange expression du visage.

Quelques instants, et deux regards se croisaient.

L'éclat intense des yeux bleus de la jeune fille troubla Albert.

La nature s'était surpassée pour que cette lueur irradiante siée à ce point aux cheveux sombres tombant en toute liberté sur le haut du dos.

— Géométriquement parfaite, marmotta Albert.

— Pardon ? s'étonna la jeune fille pensant, avec raison, que des propos inaudibles s'adressaient à elle.

Il ne put que balbutier :

— Bonjour... Je m'exprimais à propos... de la... perfection... géométrique.

— Oui. Mais pour Vasarely il ne s'agit pas à proprement parler d'abstraction géométrique, au sens des *constructions géométriques* réalisées par Kandinsky, déclara la jeune fille.

— J'adore chez Kandinsky le lyrisme des couleurs montrant la réalité du monde intérieur – à partir du vécu – opposée à celle du monde extérieur.

Une réalité interne conçue de façon dynamique par ce lyrisme et de manière plus douce grâce à l'abstraction géométrique, avança Albert.

— Pour Kandinsky le but extrême de l'œuvre était, en toute vraisemblance, de tendre vers une géométrie, manifestation d'une vie secrète de l'esprit, confirma la jeune fille.

— Je suis mathématicien.

— Ah, à la fac des sciences ?

— Oui, assistant.

La jeune fille se leva, grande sans excès, mince sans être étique, et précisa avec espièglerie :

— Lisa... étudiante à la fac des lettres... pas encore assistante.

— En première année ? questionna Albert.

— Non, en maîtrise. Je suis entrée à dix-sept ans.

Albert songea instinctivement :

« Ses vingt et un ans approchent... Cinq ans de moins que moi... On peut encore se comprendre. »

— Ne prendrions-nous pas un café ? suggéra Albert à mi-voix.

— Non, répondit Lisa en souriant.

Albert décontenancé :

— Nous aurions pu...

— Mais un thé et ce café, pourquoi pas ? coupa Lisa d'une voix claire et suave.

Ayant perdu son sens de l'humour l'espace d'un instant, Albert se rattrapa :

— Je ne suis pas seul.

— Ah ? Je n'aperçois personne, s'étonna Lisa.

— Liber ne me lâche pas. Je m'appelle « Albert Liber ».

Deux personnes consomment un thé et un café. Rien de plus naturel.

La démarche peut relever d'un prétexte futile, sérieux, intéressé, désintéressé, et de toute une gamme de raisons louables ou moins.

La curiosité d'Albert reposait sur une seule d'entre elles : Qui était Lisa ?

— Par l'art cinétique Vasarely a pu sortir de l'impasse à laquelle l'abstraction fixe et géométrique l'avait conduit, prétendit Albert.

— Oui, l'art du mouvement était la seule échappatoire, acquiesça Lisa.

Il la regarda.

Un pull à même le corps et une minijupe épousaient avec distinction des formes moulées au-delà de toute perfection.

« De la grâce assurément, du goût certainement, de l'intelligence vraisemblablement, et plus ? » médita Albert persuadé d'avoir devant lui un *sujet d'art* et certainement pas une potiche qu'elle soit *objet d'art* ou non.

Il s'interrogea :

« L'art n'est-il pas à l'humanité ce que la nature est à l'univers ? »

« C'est-elle ! »

« C'est-elle, qui ? » trépigna Liber.

« C'est-elle ! »

Liber maugréa, pesta au-dedans :

« Albert, mon vieux, l'aurais-tu aimée avec des cheveux *filasse* ? »

« La ferme ! Veux-tu bien me lâcher ! » s'agaça Albert intérieurement.

« Trop facile, je suis là ! » objecta un Liber jaloux.

« Tu n'as pas compris qu'elle ne t'avait pas remarqué ! » s'emporta Albert intimement.

« Par ta seule faute ! Je ne te lâcherai pas d'un pouce ! » répliqua Liber de plus en plus agressif.

« Tu es pitoyable. Ton caractère, ta laideur mentale la feraient fuir ! » menaça Albert, abandonnant ce dialogue surréaliste.

D'un mouvement de la tête, Lisa envoya sa chevelure en arrière et avança :

— L'art cinétique de Vasarely n'est pas strictement l'art du mouvement.

— Il ne l'est pas si on se réfère aux *mobiles de Calder*, consentit Albert.

— Il s'agit d'une *recherche optique* qui...

S'approchant, une intruse interrompit net le dialogue :

— Lisa ! Aurais-tu séché le cours de notre soporifique Soulié ?

— Tout comme toi, sans petit Soulié... son cas s'est aggravé depuis qu'il a épousé Valériane, ajouta Lisa en riant.

La nouvelle venue posa furtivement son regard sur Albert, pensant vraisemblablement que le responsable de cette *sèche* était devant elle.

Lisa reprit la parole :

— Sophie une copine de lettres... Albert... assistant en math.

Albert serra la main de la blonde qui venait de faire la bise à Lisa à un moment pour le moins inopportun.

Il se plut à croire que toutes les Sophie étaient des blondes enquiquineuses attirant les malheurs.

— Si nous voulons ne pas rater le séminaire de linguistique médiévale, nous devrions nous dépêcher, déclara Sophie.

— J’ai des articles de recherche à retirer dans mon bureau. Je puis vous conduire à la faculté, s’interposa Albert.

— Pourquoi pas ? dit Lisa souriante en se tournant vers Sophie.

— Ma proposition concerne aussi Sophie, insista Albert.

— Dans ce cas, on aurait le temps de voir les toiles de Chagall et Magritte ? suggéra Lisa.

— Sans problème, s’empressa Albert.

Comme convenu, il avait reconduit les deux amatrices des arts devant la faculté.

Sophie était sortie la première du véhicule et avait prononcé un discret *au revoir*.

Lisa s’était quelque peu attardée.

Comme dans un film romantique ?

*

Albert s’engouffra dans un des quatre ascenseurs qui lui permettrait de rejoindre son bureau au neuvième et dernier étage du bâtiment de physique.

Le monde des ascenseurs est très étrange. Dans ce monde de montées et descentes incessantes Albert se glissait, persuadé que l’intérêt de cet environnement découlait de l’originalité de bon nombre de ses utilisateurs.

Évidemment, il n’oubliait pas le génial Archimède inventeur en 236 av. J.-C. du système du treuil et poulies.

Et bien plus tard, pour la petite histoire, à l’intérieur du château de Versailles, la “*chaise volante*” manœuvrée par l’occupant de cette sorte de cabine d’ascenseur permettait au roi Louis XV et ses favorites des rencontres plus sereines dès 1743.

Mais le premier ascenseur “moderne”, vers le milieu du dix-neuvième siècle, fut conçu par l’américain Otis, inventeur du frein automatique de sécurité agissant sur le câble de la cabine. Ce concepteur fit installer son premier